



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

23 | 2016

Varia

Un magistrat passionné d'étruscologie : Charles Casati (1833-1919)

Dominique Briquel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5549>

DOI : 10.4000/anabases.5549

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 27-43

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Dominique Briquel, « Un magistrat passionné d'étruscologie : Charles Casati (1833-1919) », *Anabases* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 02 mai 2019, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5549> ; DOI : 10.4000/anabases.5549

© Anabases

Un magistrat passionné d'étruscologie: Charles Casati (1833-1919)

Dominique BRIQUEL

En 1909, un des représentants les plus éminents des études étrusques était le Suédois Olof August Danielsson (1852-1933), qui était professeur à Uppsala¹. Il fut associé dès 1883 à l'étruscologue allemand Carl Pauli (1839-1901) qui était alors en train de lancer le projet d'un *Corpus Inscriptionum Etruscarum*², pendant dans ce secteur du *Corpus Inscriptionum Latinarum*. Cette entreprise visait à fournir un répertoire complet des inscriptions étrusques, fondé sur le principe de l'autopsie, ce qui n'avait pas été le cas du *Corpus Inscriptionum Italicarum* de l'Italien Ariodante Fabretti, publié à Turin en 1867. Danielsson joua un rôle central dans l'entreprise, si bien que, lorsque Pauli mourut en 1901, ce fut naturellement lui qui présida en 1902 à la publication du premier volume, consacré aux inscriptions du Nord de la Toscane. Mais, si Pauli et Danielsson s'étaient rendus à maintes reprises en Italie, y étudiant méticuleusement tous les documents, ils avaient omis d'étendre leur enquête à d'autres pays, comme la France ou la Grande-Bretagne alors que, dès cette époque le Louvre et le British Museum possédaient de riches fonds épigraphiques étrusques. Ce n'est qu'en 1909 que Danielsson put remédier à cette carence : il se rendit alors à Paris, puis à Londres pour y examiner les documents étrusques – dont certains auraient dû figurer dans le volume I du *CIE*, ou y étaient donnés à partir de publications anciennes avec des lectures erronées. Mais le travail que Danielsson effectua alors demeura inconnu puisque les notes qu'il prit furent consignées dans un journal de voyage, un *Tagebuch* rédigé en allemand,

¹ Sur la personnalité et la carrière de Danielsson, Wikander 2003, p. 11-27.

² L'entreprise, fondée comme celle du *CIL* sur la base de la distribution géographique des documents, est toujours en cours.

déposé à la bibliothèque de l'université d'Uppsala, dans un fonds d'archives dont l'existence resta ignorée jusqu'en 2003³.

L'intérêt de ce journal est considérable. Nous avons eu l'occasion de l'évoquer pour ce qui est des inscriptions du Louvre dans une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres⁴. Mais le *Tagebuch* jette une lumière sur un personnage assez oublié de nos jours, un ancien élève de l'École des Chartes devenu magistrat qui fut, à défaut d'être un véritable savant, un amateur d'antiquités étrusques passionné, Charles Casati, ou, comme il se faisait appeler, Charles Casati de Casatis (1833-1919). Au cours de son passage à Paris, Danielsson examina en effet la petite collection épigraphique que possédait ce personnage, qui l'avait invité à voir les inscriptions qu'il possédait.

On peut donc, d'après les notes de Danielsson, se faire une idée exacte de ces documents, dont plusieurs n'avaient jamais été signalés. Il s'agit de :

– un premier cippe rond, en forme de colonne, portant à son sommet une inscription donnant le nom du défunt. C'est un type de monument bien connu dans les nécropoles d'Orvieto. Celui-ci avait été vu par Danielsson au domicile parisien de Casati le 7 juin 1909. L'inscription est *śēθres murcnas*, ce qui renvoie à un homme dont le prénom est Śēθre et le gentilice Murcna, indiqués ici au génitif. Danielsson y avait reconnu un document déjà connu, *CIE* 5040⁵. Découvert en janvier 1885 au cours de fouilles menées par l'ingénieur Riccardo Mancini dans la nécropole de la Cannicella à Orvieto, l'antique Volsinies⁶, il fut publié dans les *Notizie degli Scavi* de 1886⁷. Casati lui-même en fit état lors d'une de ses interventions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 5 février 1886, où il apporta en pleine séance ce cippe, interprétant le texte qu'il portait comme une formule onomastique au génitif, avec un prénom qu'il lisait Setre (sans relever que le premier signe était non la sifflante simple S, mais la sifflante marquée, notée par un signe de forme M, ni que le mot comportait non un T, mais un *thêta*) et un gentilice qu'il rendait par le latin Murcanius (alors que Murcius aurait été plus exact)⁸. Dans la notice du *CIE* parue en 1902, Pauli et Danielsson, ignorant que l'objet avait été acquis par Casati, estimaient son sort ultérieur inconnu («*nunc ubi adservetur, non comperimus*»);

³ Cette découverte est due à Örjan Wikander et son épouse Charlotte, aujourd'hui disparue. Voir Wikander 2003.

⁴ Briquel 2013.

⁵ On lit dans le journal à la date du 7 juin 1909 : « Bei diesem ersten Besuche machte ich einen Ablklatsch des Orvietaner cippus *CIE.5040 śēθresmurcnas*. Höhe 0,25 (0,24 Manc. schien mir zu niedrig x Diam. 0,17 = Manc.) »

⁶ Sur les fouilles menées par Mancini à Orvieto, Bonamici 1994, en part. p. 7-9.

⁷ Mancini 1885, p. 16-17.

⁸ Voir Casati 1886, p. 140 (ne notant ni la sifflante forte initiale ni l'aspirée du prénom, rendu par lui comme *Setre*).

– deux autres cippes analogues, de même provenance, étaient entrés dans la collection Casati. Ceux-ci (de même que le cippe suivant, de Tarquinia) étaient conservés dans la propriété qu'il possédait dans le Loiret, sur la commune de Boiscommun, La Javelière⁹. Mais Danielsson avait eu l'idée de montrer à un membre du personnel de Casati comment faire des estampages, qu'il étudia lors de sa dernière visite au collectionneur, le 30 juin 1909¹⁰. Le premier de ces cippes portait l'inscription *larθi hersus*, publiée dans le *CIE* en 1902 comme n° 4996 – ce qui donne le nom d'une femme, une Larθi épouse d'un Hersu. Il avait également été trouvé par Mancini, cette fois au cours de l'hiver 1874-1875 dans la nécropole du Crocifisso del Tufo¹¹, et avait été ensuite déposé par lui à l'Opera del Duomo à Orvieto¹². Mais lorsque, dans le cadre de la préparation du *CIE*, Pauli et Danielsson se rendirent à Orvieto, en 1885-1886, ils n'y virent pas cette pièce, et elle ne s'y trouvait pas davantage en 1902, quand l'Italien Bartolomeo Nogara, qu'ils s'étaient alors adjoint comme collaborateur¹³, y retourna¹⁴ – ce qui suppose que Mancini l'ait retirée du bâtiment de l'Opera del Duomo et en ait disposé à sa guise ;

– le troisième cippe de type volsinien, également conservé à La Javelière et dont Danielsson avait fait faire un estampage¹⁵, était lui aussi déjà connu. Il s'agissait de *CIE* 5058, *seθre tins*, indiquant le nom d'un homme, portant le prénom Séθre et le gentilice Tins. Ce cippe avait été trouvé en 1880 à la Cannicella, toujours par Mancini¹⁶. Comme pour les deux autres cippes d'Orvieto, le devenir de celui-ci était inconnu (on lit dans le *CIE* : *postea quo devenit ignoratur*) ;

⁹ Cette propriété, vendue en 1921 après la mort de Casati, existe encore. Nous tenons à exprimer notre reconnaissance au propriétaire actuel, M. Patrick Masure, pour l'obligeance avec laquelle il nous a fourni des informations sur le devenir ultérieur du manoir.

¹⁰ On lit dans le *Tagebuch* à cette date : « Herr Casati auf seinem Besitztum "La Jave(l)lière" (bei Boiscommun, Loiret) Abklatsche, die ich bei meinem Abschiedsbesuche bei ihm 30/6 09 erhielt [eigentlich) von seinem Bedienter gemacht den ich instruiert und mit Papier versehen hatte] ». Ce cippe figure en première place des trois documents dont Danielsson fit faire des estampages : « a) Cippus, Basalt, Orvieto : 0,345 x 0,17 Diam. *larθi hersus* *CIE*. 4996 (Masse auf der Rückseite der Ablkatsche). »

¹¹ Körte 1877, p. 116, n° 3 ; également Deecke 1877, p. 101, n° V.

¹² Voir Gamurrini 1880, n° 588. Sur l'*Opera del Duomo* d'Orvieto, dont les origines remontent au Moyen Âge, Lazzarini 1994.

¹³ Wikander 2003, p. 22-25.

¹⁴ On lit dans la notice du *CIE* : *in museo Urbevetano a. 1885.1886 non viderunt PA, DA nec a. 1902 reperire potuit* Nog.

¹⁵ La description de l'objet dans le journal, qui suit celle de *CIE* 4996, est : « b) wie vorherg. 0,26 h. x 0,15 Diam. *seθre tins* *CIE* 5058. »

¹⁶ Mancini 1881, p. 348, Helbig 1881.

– le quatrième cippe de la collection, également déposé à La Javelière, était lui aussi resté inconnu dans la littérature épigraphique. Il était d'un type différent. Dans une lettre du 14 août 1908 à Danielsson, évoquée dans le *Tagebuch*, Casati avait défini cette pièce comme un « fragment de stèle » et avait donné un dessin peu satisfaisant des trois lignes de l'inscription¹⁷. Celle-ci était inscrite à l'intérieur d'un cadre rectangulaire. Cela correspond au type connu pour Tarquinia, où les cippes sont formés d'une colonne ou d'un pilier se dressant sur une base rectangulaire portant, sur sa face avant, le nom du défunt¹⁸. Ce point n'avait pas échappé à Danielsson, qui avait reconnu dans cet objet une base de cippe de « Corneto » – c'est-à-dire de Tarquinia, qui ne reprit son nom ancien qu'en 1922¹⁹. Il avait également donné la lecture qui s'imposait du texte : la première ligne était occupée par le mot *cnevna*, nom de la famille étrusque Cneuna/Cnevna ; la deuxième comportait le prénom *Šeθre*, avec une inversion du gentilice et du prénom qu'on rencontre parfois, spécialement à Tarquinia ; la troisième ligne, avec *Satna* à compléter en *Satnal*, indiquait le nom de la mère, mis au génitif, en sous-entendant le mot « fils » ou « fille » – selon un usage, typique du monde étrusque, de référer un individu à son lignage maternel : la mère de ce *Šeθre* Cnevna était une *Satnei*, membre féminin de la famille *Satna* ;

– la collection comprenait aussi deux autres pièces inscrites, deux petites urnes en terre cuite, portant sur leur face avant un décor estampé et pourvues d'un couvercle représentant le défunt couché sur un lit. Ce type de réceptacle funéraire fut fabriqué en série à Chiusi aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C., avec un décor estampé porté sur la face avant²⁰. Il n'est donc pas étonnant que Casati en eût possédé deux. La première, de petite taille, avait sa façade ornée d'une scène d'adieux devant la porte des Enfers²¹. L'inscription, peinte sur le bord du couvercle, dont Danielsson

¹⁷ Pour la première ligne, Casati donnait, après une zone présentée comme « non lisible », une séquence *evna* : l'estampage montre qu'il s'agissait de *cnevna*, c'est-à-dire du gentilice Cnevna ; pour la deuxième, il avait reconnu le prénom *Šeθre* ; pour la troisième, son dessin commençait par noter la présence d'une « lettre douteuse », puis portait les quatre lettres *avna* ; mais ce qu'il interprétait comme un [v] de forme F est en réalité un T et le mot se lit *šatna*.

¹⁸ Kaimio 2010.

¹⁹ On lit dans le *Tagebuch*, en date du 30 juin 1909 : « c) “Stèle” in einer calcaire-artig Gestein, wahrscheinlich nenfro, nicht in Orvieto erworben, aber wo Herr Casati nicht mehr erinnert sich. Nach dem Aussehen des Abklatsches würde ich sagen: “Cippus basis v. Corneto”. Masse auf der Rückseite der Abklatsche vermesst 0,26 x 0,21 *cnevna* / *šeθre* / *satna*(l) al?»

²⁰ Sclafani 2010. Le Louvre possède 49 exemplaires de ces urnes, voir Briguet 2002, p. 40-127.

²¹ Le Louvre possède cinq urnes de ce modèle (Briguet 2002, p. 99-104).

estimait qu'il était non pertinent, donnait le nom d'un V(e)l Tutna Spaspu, homme qui portait le prénom Vel, le gentilice Tutna et le *cognomen* Spaspu²², cette formule de base étant complétée par Ar[nθal], prénom de son père au génitif, ce qui indique qu'il était fils d'un Arnθ. Cette inscription, non répertoriée dans le *CIÉ*, n'aurait cependant pas dû rester inconnue : Casati l'avait présentée l'Académie le 21 septembre 1888, avec il est vrai une lecture fautive *vel. tutna spastu* ;

– Casati possédait une dernière inscription, encore une fois sur une urne en terre cuite de Chiusi, avec sur la face avant la scène dite du héros à l'araire, d'interprétation controversée, où on voit un homme torse nu brandissant son instrument contre une troupe de guerriers armés²³. Danielsson l'étudia le 16 juin 1909, à la suite de l'urne précédente²⁴. Le texte était *vel: laucina: atalunias*, ce qui renvoie à un homme, Vel Laucina, fils d'une Atalunia.

Nous avons jusqu'à présent parlé de la collection²⁵. Venons-en au collectionneur. Il ne s'était pas contenté de rassembler des pièces d'intérêt épigraphique, mais, voulant faire œuvre de savant, en avait présenté deux lors de séances de l'Académie. Car, même si Charles Casati n'exerça pas de fonction académique, on se trouve en présence d'un érudit et il s'était assuré une formation de base qui aurait pu déboucher sur une carrière scientifique. Il fut élève de l'École des Chartes avant de s'orienter vers le droit²⁶.

²² Sur le *cognomen*, élément facultatif du système onomastique étrusque, Rix 1963.

²³ Sur ces urnes, Brigue 2002, p. 66-82. Le musée du Louvre possède treize urnes de ce type.

²⁴ On lit dans le *Tagebuch* : « 2. Ossuar v. Terrac. chius. Form 0,35 l. x 0,21 h. Pflugkampferrelief. Darauf Deckel mit eingehüllt liegender Figur, 0,40 l. 0,40 lang – allzu für das Oss. zu gross. Inschrift ober. Vorderrand der *Arca* (Urne) rot gemalt. vel (i?) lau(2)cina:(3) atalu(4)n(5)ias:(6) 1) Zweifelhaft, ob Spur des Unterpunktes ganz unten. 2) Das Aussehen von *n* und *c* wird zum grossen Teil dadurch bestimmt, dass hier der Pflugschar in den Inschrifttrand hereinragt. 3) Konnte nicht mehr als den Unterpunkt sehen. Möglicherweise *oben* Schatten des anderen. 4) Das *n* sicher; auch vom linken Bein sieht man einen Schatten. 5) Die 2 Überreste von Vertikalhasten können wohl nur einem *n* angehört haben. 6) Oben Spur eines Oberpunktes; unten alles abgestraft. Der Rest der Inschriftenrandes (m/ 0,12) völlig abgewichen – d(as) h(eisst) der Farbenunterzug des Grundes verschwunden, so dass der nackte Ton zu Tage tritt. »

²⁵ Aucune de ces six pièces n'a été signalée depuis. Casati, resté célibataire, étant mort sans descendance, sa propriété de La Javelière fut léguée à sa gouvernante, Marie-Louise Van der Meere, qui vendit le mobilier puis le château en octobre 1921. Il n'existe malheureusement pas de catalogue des pièces mises en vente. Nous remercions P. Masure pour ces renseignements.

²⁶ Notice sur Casati sur le site de l'École des Chartes <http://catalogue.enc.sorbonne.fr/expositions/fonds-casati/biographie-de-m-casati>.

Ce fut un personnage assez singulier. Né à Lyon dans une famille d'origine italienne, il n'hésita pas à s'engager dans l'armée lors de la campagne d'Italie en 1859 et, à côté d'une carrière très honorable de magistrat, il mena une activité intellectuelle intense, dans les domaines les plus divers. Véritable polygraphe, il exprima ses idées sur la politique internationale, à propos de l'Italie (*Rome ou Florence, quelle doit être la capitale de l'Italie?*, 1861, *La Meilleure Alliée de la France, c'est l'Italie*, 1864, *Venise et les traités de 1866*, 1866), l'empire ottoman (*Recueil de la question d'Orient*, 1860) ou les affaires scandinaves (*La Monarchie scandinave. À propos de la question danoise*, 1865), il s'intéressa à l'histoire de l'art (*L'Art français primitif*, 1905), étudia des archives (*Villes et châteaux de la vieille France, Duché d'Auvergne, d'après les manuscrits du chanoine Audigier et du héraut d'armes Revel*, 1900) et émit des idées en matière de législation (*Projet de loi sur la propriété littéraire et artistique*, 1880).

Mais il eut une prédilection particulière pour le domaine étrusque. Le dernier ouvrage qu'il fit paraître, chez Auguste Picard à Paris en 1914, fut *Les Étrusques, leur langue et leur civilisation*. Et c'est en priorité sur l'étruscologie que portèrent ses très nombreuses interventions, faites sous des formes diverses (hommages de travaux, envoi de lettres ou de documents, lectures de mémoires) à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont on trouve la trace dans les comptes rendus des séances entre 1873 et 1901²⁷. Nous les énumérons ci-dessous :

– 18 novembre 1873 (*CRAI*, p.436) : hommage à l'Académie présenté par Alfred Maury de son opuscule *La lettre A dans l'alphabet étrusque*.

– 9 mai 1879 (*CRAI*, p.103) : remise à l'Académie, par l'intermédiaire du linguiste Michel Bréal, d'un estampage d'une inscription étrusque, avec interprétation de la première ligne par Casati.

– 5 décembre 1879 (*CRAI*, p.493) : hommage à l'Académie, présenté par Eugène de Rozière, de son article « Sarcophage étrusque de Chiusi » paru dans la *Gazette archéologique* de 1879, p.138-164.

– 25 juin 1880 (*CRAI*, p.134) : remise à l'Académie, par l'intermédiaire de Michel Bréal, de l'estampage de deux inscriptions étrusques récemment découvertes à Tarquinia. »

– 20 octobre 1882 (*CRAI*, p.268) : « M. Casati lit un mémoire sur l'*État actuel de la science historique touchant les Étrusques*. »

²⁷ Casati fit partie à partir de 1873 de la Société nationale des antiquaires de France. Mais les quelques interventions qu'il y fit ne concernèrent qu'exceptionnellement les antiquités étrusques. Le *Bulletin* évoque rapidement deux interventions de sa part dans ce domaine, en 1879 sur les nécropoles étrusques (p.158) et en 1886 sur la découverte d'une tombe étrusque à Colonna près de Grosseto (p.207). Visiblement, il considérait que son activité dans ce secteur regardait en priorité l'Institut.

– 5 octobre 1883 (*CRAI*, p. 394-395) : lecture d'une « lettre relative à la découverte d'une tombe étrusque aux environs d'Orvieto. »

– 2 mai 1884 (*CRAI*, p. 189) : « M. Casati donne lecture d'un mémoire sur *La civilisation étrusque d'après les monuments*. » Le texte figure p. 238-243, où il est suivi d'une autre étude, « Les noms de famille étrusques et les inscriptions bilingues », p. 243-248.

– 18 juillet 1884 (*CRAI*, p. 408) : remise à l'Académie du texte de l'étude lue le 2 mai.

– 21 novembre 1884 (*CRAI*, p. 504) : « deuxième étude lue devant l'Académie, *Fortis Etruria, la civilisation étrusque d'après les monuments*. »

– 17 avril 1885 (*CRAI*, p. 93) : « M. Casati commence une lecture sur l'*Épigraphie de la numismatique étrusque*. »

– 24 avril 1885 (*CRAI*, p. 94) : « M. Casati continue et achève la lecture de son mémoire. »

– 17 juillet 1885 (*CRAI*, p. 225) : « M. Casati lit une notice sur *Les marques de valeur que portent les monnaies étrusques*. »

– 5 février 1886 (*CRAI*, p. 15) : « M. Casati fait une communication au sujet de quelques débris trouvés dans les tombes étrusques et en explique l'origine et la destination. » C'est à cette occasion qu'il apporte le cippe *CIE* 5040 et le commente.

– 10 septembre 1886 (*CRAI*, p. 364) : « M. Casati lit une étude sur « les caractères de la *Gens Romana* et l'origine des noms de famille chez les Étrusques ». »

– 1^{er} octobre 1886 (*CRAI*, p. 425) : « M. Casati continue la lecture de son mémoire : *Les origines étrusques de la gens romaine*. »

– 4 mars 1887 (*CRAI*, p. 139-140) : « M. de Rozière fait hommage à l'Académie (de) *Mémoires de l'Académie étrusque (section française) : La Gens. Origine étrusque de la gens romaine*, par M.C.-Ch. Casati (Paris, 1887). »

– 23 septembre 1887 (*CRAI*, p. 330-331) : « M. Casati commence une communication sur les sarcophages étrusques. »

– 9 décembre 1887 (*CRAI*, p. 15) : dépôt à l'Académie de *Fortis Etruria. Origines étrusques du droit romain*, Paris, 1888.

– 18 mai 1888 (*CRAI*, p. 181, 204-206) : lecture d'une lettre adressée de Florence en date du 16 mai 1888 au président de l'Académie sur des tombes découvertes à Orvieto.

– 21 septembre 1888 (*CRAI*, p. 401-402) : « lecture sur les musées étrusques récemment formés en Italie, et sur les œuvres d'art qu'ils renferment. » C'est lors de cette séance que Casati montra aux membres de l'académie une de ses deux urnes inscrites.

– 13 septembre 1889 (*CRAI*, p. 298-299) : « M. Casati fait une nouvelle communication sur l'archéologie étrusque. » Il fait passer « plusieurs spécimens qui proviennent des dernières fouilles faites à Orvieto, à Chiusi et à Pérouse », des bijoux d'or, des objets en bronze, deux exemples d'*aes rude* d'Orvieto et deux pièces d'argent de Populonia.

– 7 novembre 1890 (*CRAI*, p. 424) : présentation de reproductions des peintures de la tombe des Hescanas d'Orvieto (appelée par lui tombe de la famille *Thescanas*). À cette occasion « M. Casati fait passer sous les yeux des membres de l'Académie divers bijoux de bronze, provenant d'Orvieto, puis un miroir ».

– 24 juillet 1891 (*CRAI*, p. 261-262) : communication sur l'origine du lion de Saint-Marc à Venise, considéré comme étrusque.

– 3 février 1893 (*CRAI*, p. 11) : note complémentaire sur le lion de Saint-Marc à Venise, où « M. Casati maintient les conclusions du travail qu'il a lu devant l'Académie à ce sujet ».

– 10 mars 1893 (*CRAI*, p. 57-58) : « M. Casati adresse à l'Académie le mémoire de M. Giacomo Boni, intitulé : *Il leone di San Marco (bronzo veneziano del milleduecento)*, Rome, 1892, avec une lettre dans laquelle il combat les conclusions de ce travail. »

– 3 novembre 1893 (*CRAI*, p. 375-376) : « M. Casati fait une communication sur un texte de droit étrusque » ; il s'agit de la prophétie de Vegoia, conservée par les *Gromatici Veteres*, et « l'étude dont il donne lecture est un fragment du livre intitulé *Jus antiquum* qu'il va publier ».

– 8 juin 1894 (*CRAI*, p. 244) : remise à l'Académie, par l'intermédiaire de M. Bréal, de *Jus antiquum*, Paris-Milan, 1894.

– 4 janvier 1901 (*CRAI*, p. 36) : remise à l'Académie, par l'intermédiaire de M. Bréal, de la brochure *Numismatique étrusque. Quel mode de classement doit-on adopter?*, extrait des *Mémoires du congrès international de numismatique de 1900*.

Casati multiplia donc les interventions à l'Académie sur les domaines les plus divers de l'étruscologie, archéologie, histoire de l'art, linguistique, droit, muséographie. Il tint visiblement à se poser comme le grand spécialiste de la matière, avec une ostentation qui l'amenait à se présenter comme représentant la section française de l'Académie étrusque, à faire passer dans la salle de séances des pièces de sa collection, ou à souligner, dans sa lettre du 16 mai 1888, qu'il était un personnage assez important pour que le fouilleur d'Orvieto, Mancini, lui fît l'honneur d'ouvrir en sa présence une tombe non encore fouillée. Malgré tous ses efforts, il n'eut pas la satisfaction d'être élu correspondant de l'Académie, poste pour lequel il avait affiché ses ambitions dès 1874²⁸. Mais il faut reconnaître que, par ses

²⁸ On lit dans les *CRAI* pour la séance du 26 novembre 1874, p. 294-295 : « M. Casati se met sur les rangs pour l'une des places de correspondant de l'Académie actuellement vacantes. Sa lettre est renvoyée à la Commission qui sera chargée de dresser la liste des candidats. »

relations avec l'Italie, et notamment avec Mancini²⁹, il joua un rôle non négligeable dans ce que nous appellerions aujourd'hui la veille scientifique et la diffusion des nouveautés importantes dans le secteur des antiquités étrusques.

La notice biographique qu'on lit sur le site de l'École des Chartes évoque la passion qui animait Casati envers ces antiquités étrusques. C'est bien l'impression que donnent par exemple ses dernières interventions importantes à l'Académie, où il défendit avec acharnement son idée de l'origine étrusque du lion ailé de la piazzetta San Marco à Venise, se lançant dans une polémique avec le fouilleur du Forum, G. Boni, qui avait eu l'outrecuidance de soutenir que c'était une œuvre médiévale. Mais il paraît difficile de faire de lui un véritable savant. Pour nous en tenir aux points d'épigraphie et de langue, nous avons vu que ses lectures n'étaient pas très sûres, y compris lorsqu'il s'agissait des documents qu'il avait en sa possession. Il connaissait le *cz* de Fabretti, sur lequel il ne tarissait pas d'éloges dans son ouvrage sur la langue de 1914³⁰; il n'empêche qu'il n'en tint pas compte lorsque, dans son exposé sur « Les noms de famille étrusques et les inscriptions bilingues », paru dans les *CRAI* de 1884, il n'hésitait pas à présenter comme inédite une inscription portée sur une pointe de lance en bronze, qu'il avait vue au Louvre, alors que celle-ci, achetée par le musée en 1864 à Alessandro Castellani, figurait dans le recueil de Fabretti sous le n° 2095 ter c³¹.

Sur un plan plus général, son approche de la langue n'apparaît pas très sérieuse. Dans son travail de 1914, il s'insurgeait contre ceux qui affirmaient que nous ne connaissons que très peu de mots étrusques : « Nous serions vraiment bien à plaindre si nous n'avions comme point de repère pour connaître la langue étrusque que deux ou quelques mots, tandis qu'il y a quatre mille mots (que) nous connaissons³². » Mais, à lire l'ouvrage, on s'aperçoit que ces quatre mille mots étaient avant tout les prénoms et noms de famille dont il donnait les équivalents latins, les noms mythologiques, empruntés au grec, les toponymes connus également

²⁹ Ses rapports avec Mancini ne furent pas d'ordre seulement scientifique. Il est probable que c'est Mancini qui vendit à Casati les cippes de sa collection qui provenaient d'Orvieto. Tous les trois étaient issus de fouilles de l'*ingegnere* et s'il avait déposé celui portant l'inscription *CIE* 4996 à l'Opera del Duomo où Pauli, Danielsson, Nogara le cherchèrent en vain, il avait dû le reprendre par la suite. Parfois présenté comme un savant désintéressé (Klakowicz 1974, p. 66), Mancini fut en réalité un acteur important du commerce des antiquités à son époque (Bonamici 1994, en part. p. 5, n. 19).

³⁰ Casati 1914a, p. VII : « le glossaire le plus complet et le mieux fait est celui de mon ancien et regretté ami le sénateur Ariodante Fabretti, *Glossarium Italicum* (trois mille pages in-folio) et le *Corpus inscriptionum italicarum antiquioris aevi*, en trois volumes in folio. »

³¹ Inscription *CIE* 10861, *ET*, Vs 4.37.

³² Casati 1914a, p. VI.

sous leur forme latine ou grecque. Il est évident qu'un linguiste ne se fonderait pas sur ce type de vocabulaire pour définir une langue. Mais Casati n'était en rien un linguiste. On le voit même lorsqu'il avançait des remarques justifiées sur le sens des documents qu'il citait : ainsi il avait reconnu, dans les inscriptions funéraires étrusques, dans les terminaisons en *-al* des métronymes une référence au nom de la mère du défunt, dans celles en *-sa* du gamonyme qui pouvait accompagner la formule onomastique des femmes une référence à leur mari³³. Mais il présentait ces éléments *-al* et *-sa* comme des suffixes spécialisés, ayant ce seul sens : or une analyse vraiment grammaticale, tenant compte des autres occurrences de ces éléments, montre que *-al* est une terminaison de génitif et *-sa* un pronom enclitique signifiant « celui de », dont l'emploi onomastique n'est qu'un cas particulier de la fonction dans la langue.

On rencontre parfois des affirmations totalement fausses. L'une d'elles concerne l'inscription prétendument inédite sur pointe de lance qu'il avait évoquée à l'Académie le 2 mai 1884. Il en donnait une lecture correcte, *Arth. Cecna. Suthina*. Mais il l'interprétait comme « *Aruns : Cecina, Saluti* ou *pro salute*. » Il donnait donc au dernier mot, *suthina*, le sens de « à la déesse Santé » ou « pour sa santé³⁴ ». Or le sens de ce mot ne souffre aucune contestation : dérivé au moyen d'un suffixe de dérivation *-na* du mot *śuθi* qui veut dire « tombe » et signifiant donc « tombal », il apparaît porté sur de nombreux objets appartenant au mobilier funéraire d'une tombe, servant à les désigner comme faisant partie des biens remis au défunt pour l'accompagner dans l'au-delà³⁵. Casati en était resté à une interprétation qui avait été celle de Lanzi en 1789 et figurait encore dans le *Glossarium Italicum* qui complétait le *CI* de Fabretti en 1867³⁶, mais n'était plus acceptable en 1884. Or Casati connaissait l'explication de ce mot à partir du nom de la tombe : il en faisait état dans sa communication. Mais c'était pour la refuser : « Cette inscription peut servir à combattre l'interprétation donnée récemment du mot *suthi*, « sépulcre », interprétation qui pourrait s'expliquer sur un sépulcre ou un vase funéraire, mais non sur un fer de lance. »

Pourquoi Casati était-il aussi négatif à l'égard de ce qui est l'interprétation juste du terme ? Il faut faire intervenir l'idée qu'il se faisait de la langue étrusque. Comme il devait encore l'affirmer dans son opuscule de 1914, à une époque où cette conception était complètement dépassée, il fallait selon lui « reconnaître dans la langue

³³ Casati 1914a, p. IX : « La terminaison *al* indique le nom de la mère et la terminaison *sa* le nom du mari. »

³⁴ Voir *CRAI*, 1884, p. 245.

³⁵ Fontaine 1995.

³⁶ Lanzi 1789, II, p. 481-2 ; voir A. Fabretti, *Glossarium Italicum*, p. 1723, avec d'autres références.

étrusque une langue indo-européenne, langue sœur des langues grecques et latine à tel point que l'on peut hésiter souvent pour savoir si l'inscription funéraire est une inscription latine ou étrusque³⁷. C'est cela qui justifiait l'interprétation de *śuθi* et *śuθina* comme *Saluti* ou *pro salute*. Le mot étrusque était rapproché des mots grecs ὥς, σωτήριον, σωτήρα. Une telle méthode ne pouvait aboutir qu'à des résultats désastreux, y compris lorsque certaines bases de raisonnement étaient justes. Ainsi Casati avait relevé que les indications de l'âge du défunt dans les inscriptions funéraires (indications qu'on pouvait facilement repérer grâce à la présence d'un chiffre) étaient accompagnées des mots *avil* ou *ril*. De là la conclusion, fondée, que l'un des deux termes était le nom de l'année, l'autre une sorte d'adjectif au sens de «âgé de», correspondant au *natus* qu'on trouve dans des inscriptions latines. Mais, alors que c'est *avil* qui veut dire année, *ril* ayant le sens de *natus*, Casati défendait la solution inverse : *avil* était expliqué à partir des mots latins *aevum*, *aevilis* et recevait le sens de «âgé», ce qui faisait que le nom de l'année était *ril*³⁸.

Il ne sert à rien de faire un bétisier et d'énumérer toutes les erreurs qu'on trouve chez notre auteur. Nous nous bornerons à en citer une, qui renvoie à son premier travail sur l'étrusque³⁹, où il étudia la valeur d'une lettre qu'on rencontre seulement dans quelques inscriptions étrusques récentes, surtout dans la région de Cortone, et qui a la forme du *lambda* majuscule grec, mais est une forme particulière de M que se sont donnée, à un certain moment, les scribes cortonéens. Il y défendait l'idée que le signe avait la valeur du Λ grec, donc celle de [l]. Une des inscriptions sur lesquelles il s'appuyait était celle d'un document mis au jour en 1840, le «lampadaire de Cortone», splendide lampe en bronze sur laquelle avait été fixée une petite plaque de bronze inscrite⁴⁰. Or le second mot de l'inscription est un nom propre, qu'il faut lire Muśni; mais la graphie en est, si on reproduit la forme des lettres, ΛΜΝΙ, la première lettre étant cette forme particulière de M et la troisième le signe en forme de M qui, en étrusque, n'a pas la valeur de [m], mais celle de la sifflante marquée [ś]. Casati lisait en revanche *lumni* et voyait dans ce mot, porté sur un lampadaire, l'équivalent du latin *lumen*. *Lumni* aurait été le nom de la lumière, et donc de la lampe en étrusque.

Il défendait encore cette lecture erronée, et partant cette interprétation, en 1914⁴¹. À vrai dire, il l'avait trouvée chez Fabretti, qui, en 1867, dans son *Glossarium*

³⁷ Casati 1914a, p. XV-XVI; pour les inscriptions funéraires, l'auteur se réfère à des épitaphes dans lesquelles on ne trouve que des noms propres, pour lesquels l'équivalence entre les formes étrusques et leurs correspondants latins ne pose aucun problème, mais ne prouve rien quant à la langue.

³⁸ Casati 1914a, p. XVI-XVII.

³⁹ Casati 1873.

⁴⁰ Inscription CIE 443, ET, Co 3.1.

⁴¹ Casati 1914b, p. XII.

Italicum, n'avait pas encore reconnu la valeur de [m] du «M cortonese» et le lisait comme un *lambda* grec⁴². Mais la valeur exacte du signe fut découverte par G.F. Gamurrini en 1871, ce qui fut immédiatement admis par Fabretti⁴³ : dans les mêmes tombes familiales, des gentilices comme Murina, Fremne, Amθia, Marcna, Lamœ étaient écrits tantôt avec la lettre M sous la forme qu'elle a normalement en étrusque (c'est-à-dire trois traits verticaux reliés par des segments obliques), tantôt avec ce signe en forme de *lambda* grec ; en outre dans certaines de ces inscriptions, comme celle du lampadaire de Cortone, on ne voyait pas de lettres M du type normal en étrusque mais certains mots présentaient des lettres L ayant leur tracé habituel, ce qui excluait que le signe Λ y ait la valeur [l]. Et, si dans le *cx*, antérieur à cette découverte, Fabretti n'avait pas pu en tenir compte, il le fit dans le premier supplément qui parut en 1872, où par deux fois il affirma sa pleine adhésion à la lecture de Gamurrini⁴⁴. Soit que Casati n'ait pas tenu compte de ce changement d'attitude de l'auteur du *cx*, soit – ce qui paraît plus probable – il l'ait ignoré, on le voit rester fidèle encore en 1914 à la doctrine ancienne, dont la fausseté avait pourtant été démontrée plus de quarante ans auparavant.

Cet exemple montre bien que Casati n'était pas un véritable savant. Alors que Fabretti, partant de l'analyse raisonnée des documents à partir de la nouvelle hypothèse avancée par Gamurrini, avait abandonné sa position originelle, lui ne remit jamais en cause ce qu'il avait écrit dans sa publication de 1873. Il s'en était tenu aux idées de sa jeunesse et n'avait pas suivi l'évolution des connaissances. Il est un peu pitoyable de le voir citer en 1914 comme seules autorités dans le domaine des études étrusques «mes anciens amis le sénateur Fabretti, le comte Conestabile

⁴² *Glossarium Italicum*, p.1080. Fabretti faisait état au début de sa notice de la lecture *lumni* (mais en ajoutant un point d'interrogation) et de l'interprétation par *lumen* (*fortasse lumen apud Etruscos*), mais signalait également la lecture avec M comme signe de sifflante (*alii legunt luśni* = *LOSNA* i. e. *luna*), avancée par Vermiglioli et Cavedoni.

⁴³ Gamurrini 1871, p.163-164, n. 1 (où l'auteur faisait déjà état de l'approbation «del mio amico Ariodante Fabretti»). L'auteur reprit la question à la suite de la parution du mémoire de C. Casati («Non sarei tornato a parlare sul valore della lettera, che s'incontra in alcune iscrizioni etrusche, e che fu da me stabilita per la prima volta equivalere alla M, se non mi fosse pervenuta una memoria letta da M.C. Casati alla società letteraria di Lilla, in cui pone nuovamente in dubbio la sua lezione») pour réaffirmer la justesse de sa lecture de ce Λ comme [m] dans Gamurrini 1873. Sur la question, voir maintenant Heurgon 1965 (= Heurgon 1986, p.187-201).

⁴⁴ *cx*, Supplément I, 1872, p.21, 190. Dans les deux passages Fabretti cite le lampadaire de Cortone comme un des documents pour lesquels la nouvelle lecture du signe Λ s'impose. À la p.190, n. 1, il cite Casati comme représentant de la thèse ancienne («il signor Casati in una *Note sur la lettre Λ dans l'alphabet étrusque*»).

et le Père Garrucci⁴⁵». Tous étaient alors morts depuis longtemps : Ariodante Fabretti, né en 1816, en 1894, Giancarlo Conestabile, né en 1824, en 1877, Raffaello Garrucci, né en 1811, en 1885. Et il est frappant que Casati ne cite que des Italiens, alors que depuis un certain temps c'était plutôt du côté de l'Allemagne qu'il fallait chercher des représentants de l'état le plus récent de l'étruscologie⁴⁶. En 1914, cela faisait soixante-neuf ans qu'était paru le livre révolutionnaire de W. Deecke (1831-1897), où, prenant le contrepied de la thèse que venait de soutenir W. Corssen mais qui ne faisait que reprendre la *communis opinio* des savants de l'époque, il avait démontré que l'étrusque n'avait rien à voir avec les langues italiques⁴⁷. Casati menait donc ce qui était depuis longtemps un combat d'arrière-garde quand, en conclusion de son opuscule de 1914, il écrivait : « L'étude de ces inscriptions m'a amené à voir dans la langue étrusque une langue sœur de la langue latine, c'est-à-dire ni finnoise, ni hongroise⁴⁸, mais une langue italique. » Il faut dire à la décharge de Casati que, lorsqu'il s'était lancé dans le domaine des études étrusques, l'idée d'en faire une langue italique n'apparaissait en rien scandaleuse et était la doctrine la plus répandue. Et on aurait mauvais gré de reprocher à cet amateur que restait Casati de s'être laissé convaincre par la vision alors dominante qui faisait de cette langue un parler italique, proche du latin ou de l'ombrien. Simplement il ne sut pas changer d'idée par la suite.

Charles Casati n'a certainement pas marqué l'histoire de l'étruscologie. Collectionnant les antiquités étrusques, affichant des prétentions scientifiques qui le poussèrent à multiplier les interventions à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et peuvent nous paraître ridicules aujourd'hui, cet ancien élève

⁴⁵ Casati 1914a, p. XVII ; le nom de Garrucci est écrit Garuci.

⁴⁶ Une remarque critique sur la science allemande transparaît dans la suite de la phrase : « ces quatre mille mots étrusques que nous connaissons et que connaissaient bien [Fabretti, Conestabile, Garrucci] suffisent pour déterminer le caractère de la langue étrusque, mais ils ne sont pas assez connus par les autres personnes qui s'occupent de la langue étrusque, soit en Allemagne, soit en France, soit même en Italie, où cependant ces inscriptions étrusques sont étalées sous les yeux. »

⁴⁷ Deecke 1875 (à propos de Corssen 1874). Que Deecke ait changé d'avis ensuite et soit retourné à partir de 1881 aux idées de Corssen (sur le personnage et sa vie, Kronasser 1957) n'empêcha pas que la thèse faisant de l'étrusque une langue italique fut alors pratiquement abandonnée. Sur la question et ses incidences sur Pauli et Danielsson, Wikander 2003, p. 16-17.

⁴⁸ Cette précision vise à répondre à ce qui a motivé la rédaction de l'opuscule, la publication de l'ouvrage de Jules Marthà (1853-1932), Marthà 1913, où l'auteur soutenait l'appartenance de l'étrusque au groupe des langues finno-ougriennes. Sur la question, Prost 2015, Hadas-Lebel 2015.

de l'École des Chartes qui fit une carrière de magistrat ne fut certainement pas un grand savant. Il n'en reste pas moins représentatif de la période où il vécut, période qui marqua un changement radical dans les études étrusques et notamment celles portant sur la langue, avec l'émergence d'une approche réellement scientifique, sortant enfin des comparaisons impressionnistes et approximatives avec le grec, le latin ou les autres parlers italiques pour s'attacher à l'étude interne, la plus rigoureuse possible, des documents – et, si on veut, le passage de la méthode étymologique à la méthode combinatoire⁴⁹. Il ne fut pas un chercheur de premier plan : il se borna à reprendre, sans originalité (mais souvent sur un ton péremptoire !), ce que d'autres avaient dit avant lui et par exemple, dans la période initiale de ses travaux sur les Étrusques, il s'appuya sur l'autorité d'un personnage d'une tout autre stature scientifique et institutionnelle, Alfred Maury, qui s'était lui aussi intéressé aux Étrusques⁵⁰. En fait, si on compare ce que ce professeur au Collège de France et directeur-général des Archives avait dit de la langue étrusque dans des mémoires présentés à l'Académie en 1857 et 1858⁵¹ aux travaux de Casati, on ne note pas de différence fondamentale dans les principes de méthode suivis, toujours fondés sur des assonances et des rapprochements assez vagues avec des mots de langues connues. Mais, si ce que Casati avait pu alors écrire n'était pas réellement en porte-à-faux par rapport à ce qu'était l'étruscologie de son temps, le progrès de la discipline allait rapidement le marginaliser – et réduire ses travaux à n'être plus que l'écho attardé d'un stade de la recherche désormais complètement dépassé.

Dominique Briquel

Archéologie et philologie d'Orient
et d'Occident UMR 8546
École Normale Supérieure
45 rue d'Ulm
F-75230 Paris Cedex 05
dominique.briquel@ens.fr
dominique.briquel@gmail.com

⁴⁹ Sur les différentes méthodes d'approche de la langue étrusque, on pourra se reporter à Pallottino 1978.

⁵⁰ Biographie de A. Maury dans Wallon 1894 ; sur le personnage et sa place dans l'histoire des sciences, Carroy, Richard 2007.

⁵¹ Maury 1857, Maury 1858.

Bibliographie

- Bonamici 1994: Marisa Bonamici, Orvieto. *La necropoli di Cannicella, scavi della Fondazione per il Museo «Claudio Faina»*, Rome, 1994.
- Briguet 2002: Marie-Françoise Briguet, *Les Urnes cinéraires étrusques de l'époque hellénistique, Musée du Louvre, Département des Antiquités Étrusques et Romaines*, Paris, 2002.
- Briquel 2013: Dominique Briquel, «Le voyage de O. A. Danielsson à Paris en 1909 et le fonds épigraphique étrusque du musée du Louvre», *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2013, p. 375-395.
- Carroy, Richard 2007: Jacqueline Carroy, Nathalie Richard (sous la direction de), *Alfred Maury érudit et rêveur. Les sciences de l'homme au milieu du XIX^e siècle*, Rennes, 2007.
- Casati 1873: Charles Casati, *La lettre A dans l'alphabet étrusque*, Paris, 1873.
- Casati 1886: Charles Casati, intervention à la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 5 février 1886, *Revue critique d'histoire et de littérature*, 30, 1886, p. 140.
- Casati 1914a: Charles Casati, *Les Étrusques. Leur langue et leur civilisation, Première livraison, La langue étrusque à l'Académie des inscriptions et à la Société des antiquaires de France*, Paris, 1914.
- Casati 1914b: Charles Casati, *Les Étrusques. Leur langue et leur civilisation, deuxième livraison, La civilisation étrusque*, Paris, 1914.
- Corssen 1874: Wilhelm Corssen, *Über die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874.
- Deecke 1875: Wilhelm Deecke, *Corssen und die Sprache der Etrusker. Eine Kritik*, Stuttgart, 1875.
- Deecke 1877: Wilhelm Deecke, «Die etruskischen Zahlwörter», *Adalbert Bezzenberger Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, 1, 1877, p. 96-116.
- Fontaine 1995: Paul Fontaine, «À propos des inscriptions *śuθina* sur la vaisselle métallique étrusque», *Revue des Études Anciennes*, 97, 1995, p. 201-216.
- Gamurrini 1871: Gian Francesco Gamurrini, «Alfabeti etruschi di Chiusi», *Annali dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 43, 1871, p. 156-166.
- Gamurrini 1873: Gian Francesco Gamurrini, «Sul valore della lettera A etrusca», *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 45, 1873, p. 250-252.
- Gamurrini 1880: Gian Francesco Gamurrini, *Appendice al Corpus Inscriptionum Italicarum ed ai suoi Supplementi di Ariodante Fabretti*, Florence, 1880.
- Hadas-Lebel 2015: Jean Hadas-Lebel, «Jules Martha et la controverse sur l'origine de l'étrusque», dans *Pour une histoire de l'archéologie, XVIII^e siècle-1945. Hommage de ses collègues et amis à Eve Gran-Aymerich*, sous la direction d'Annick Fennet et Natacha Lubtchansky, *Scripta Receptoria* 5, Bordeaux, 2015, p. 273-280.

- Helbig 1881: Wolfgang Helbig, «Orvieto», *Bullettino dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 53, 1881, p. 261-282.
- Heurgon 1965: Jacques Heurgon, «Note sur la lettre A dans les inscriptions étrusques», dans *Studi in onore di Luisa Banti*, Rome, 1965, p. 177-189.
- Heurgon 1986: Jacques Heurgon, *Scripta Varia*, collection Latomus 191, Bruxelles, 1986.
- Kaimio 2010: Jorma Kaimio, *The Cippus Inscriptions of the Museo Nazionale di Tarquinia*, *Materiali del Museo Archeologico Nazionale di Tarquinia* 17, Rome, 2010.
- Klakowicz 1974: Beatrix Klakowicz, *La necropoli anulare di Orvieto, II, Cannicella e terreni limitrofi*, Rome, 1974.
- Körte 1877: Gustav Körte, «Sulla necropoli di Orvieto», *Annali dell'Istituto di Corrispondenza Archeologica*, 49, 1877, p. 95-116.
- Kronasser 1957: Heinz Kronasser, «Deecke, Wilhelm», dans *Neue deutsche Biographie*, III, Berlin, 1957, p. 554-555.
- Lanzi 1789: Luigi Lanzi, *Saggio di lingua etrusca e di altre antiche d'Italia per servire alla storia de' popoli, delle lingue e delle belle arti*, Rome, 1789.
- Lazzarini 1994: Andrea Lazzarini, «Documenti storici sulla Fabbrica del Duomo di Orvieto (1154-1864)», dans *Saggi inediti. Per la storia della politica italiana e della città di Orvieto*, Rome, 1994, p. 123-136.
- Mancini 1885: Riccardo Mancini, «Orvieto», *Notizie degli Scavi*, 1885, p. 15-17.
- Mancini 1888: Riccardo Mancini, «VI. Orvieto», *Notizie degli Scavi*, p. 348-349.
- Martha 1913: Jules Martha, *La langue étrusque. Affinités ougro-finnoises, précis grammatical, textes traduits et commentés, dictionnaire étymologique*, Paris, 1913.
- Maury 1857: Alfred Maury, «Système alphabétique et vocalisation de la langue étrusque (1^{er} mémoire)», *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1857, p. 96-97.
- Maury 1858: «Mémoire sur la langue étrusque (2^e mémoire)», *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1858, p. 166-179.
- Pallottino 1978: *La Langue étrusque. Problèmes et perspectives*, traduit par J. Heurgon, *Monographies linguistiques* 3, Paris, 1978.
- Prost 2015: Célia Prost, «La réception critique de *La Langue étrusque* de Jules Martha: l'apport des archives privées», dans *La Construction de l'étruscologie au début du xx^e siècle*, sous la direction de Marie-Laurence Haack avec la collaboration de Martin Miller, Ausonius Éditions, *Scripta Receptoria* 3, Bordeaux, 2015, p. 67-91.
- Rix 1963: Helmut Rix, *Das etruskische Cognomen. Untersuchungen zu System, Morphologie und Verwendung der Personennamen auf den jüngeren Inschriften Nordetruriens*, Wiesbaden, 1963.

- Sclafani 2010 : Marina Sclafani, *Urne fittili chiusine e perugine di età medio e tardo ellenistico*, Archaeologica 160, Tyrrhenica 7, Rome, 2010.
- Wallon 1894 : Henri Wallon Henri, « Notice sur la vie et les travaux de M. Louis-Ferdinand-Alfred Maury, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres », *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1894, p.530-579.
- Wikander 2003 : Charlotte Wikander, Örjan Wikander, *Etruscan Inscriptions from the Collections of Olof August Danielsson : addenda to CIE II, 1, 4*, Medelhavsmuseet Memoir 10, Stockholm, 2003.